



Du 14 au 30 janvier 2010

LE MONDE MERVEILLEUX DE DISSOCIA

De Anthony Neilson

Texte français et mise en scène de Catherine Hargreaves

SALLE CELESTINE

Dossier pédagogique

LE MONDE MERVEILLEUX DE DISSOCIA

De Anthony Neilson

Texte français et mise en scène Catherine Hargreaves

Avec

Estelle Clément Béalem

David Bescond

Gilles Chabrier

Anne Ferret

Laure Giappiconi

Florent Vivert

François Herpeux

Rémi Rauzier

Dramaturgie : *Sabryna Pierre*

Scénographie : *Kim Lan Nguyễn Thi*

Musique et Son : *Louis Dulac*

Lumières : *Fabrice Guilbert*

Costumes : *Benjamin Moreau*

Durée : 2h

Spectacle conseillé à partir de 14 ans

Coproduction : Célestins, Théâtre de Lyon

Cie les 7 sœurs

Avec le soutien de la Drac Rhône Alpes et la participation de l'Ensatt

En résidence au Centre National des écritures du spectacle, la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon

Pièce traduite à l'initiative et avec le soutien de la maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale, Montpellier

Contact :

Marie-Françoise Palluy

04 72 77 48 35

marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org

SOMMAIRE

<i>Le Monde Merveilleux de Dissocia</i>	4
<i>Le théâtre « In yer face »</i>	6
<i>Catherine Hargreaves</i>	8
<i>Un théâtre de la rupture</i>	10
<i>Le monde de Lisa : une réalité chaotique</i>	11
<i>Le réel et son double</i>	13
<i>Morceaux choisis</i>	15

LE MONDE MERVEILLEUX DE DISSOCIA

« Une magnifique et sérieuse plongée dans un monde que la plupart d'entre nous n'oserait même pas imaginer. Dans le monde complètement fou qu'Anthony Neilson a imaginé, il y a aussi tout un autre monde à chérir. (...) Il nous convie à une exploration déconcertante et impressionniste de l'équilibre mental, la folie et la famille...Une pièce obsédante. »

The Herald Tribune.

« Comme un *Alice au Pays des Merveilles* mis en scène par David Lynch. Cette pièce devrait être considérée comme un classique d'aujourd'hui. »

The Daily Telegraph

En revenant de New York, Lisa Jones a perdu une heure et depuis sa vie ne tourne pas tout à fait rond... Elle nous entraîne à *Dissocia*, un monde à la fois magique et effrayant à la recherche de cette heure indispensable pour retrouver l'équilibre dans sa vie...

Elle y rencontrera deux gardes en manque de confiance dans un terminal d'aéroport, prêtera serment avec un preneur de serment qui souffre d'amnésie, échappera de justesse à un bouc violeur dans un champ, partira en mission de bombardement avec une employée des services sociaux du gouvernement dans une voiture-avion, et sera victime d'une étrange conspiration à un bureau des objets trouvés qui ressemble étrangement à un stand de hot-dogs...(entre autres)

Son voyage, comme tous les autres qu'elle a faits, se terminera dans un hôpital où elle pourra enfin récupérer son heure. Mais, à quel prix ?

Le Monde Merveilleux de Dissocia est une sorte de *Magicien d'Oz* ou d'*Alice au pays des Merveilles* classé X, la pièce est une preuve de l'imagination débordante et de l'audace de Neilson, deux qualités qui ne font pas défaut à Catherine Hargreaves, metteur en scène et traductrice de la pièce.

Avec un zeste de comédie musicale et une bonne dose d'humour corrosif, son spectacle brouille les pistes entre réalité et fiction.



© Christian Ganet

«Don't hide
madness* .»

Allen Ginsberg**

*« Ne cachons pas la folie. »

**Poète américain, membre fondateur du mouvement littéraire et artistique de la *Beat Generation*

LE THEATRE « IN YER FACE »

Après avoir été artiste associé du Théâtre National d'Ecosse, il est aujourd'hui artiste associé de la Royal Shakespeare Company. Il aurait été difficile de l'imaginer travailler avec une telle institution il y a quelques années. On le surnomme « le grand-père » du mouvement théâtral britannique « in yer face », « dans ta gueule », (théâtre dit d'affrontement, ne ménageant jamais son public, ayant souvent recours à un langage et à des images crus et parlant de la vie contemporaine. Ses représentants sont, entre autres, Martin Crimp, Sarah Kane, David Harrower, Mark Ravenhill...)

Le but du mouvement « in yer face » n'est en aucun cas comme le prétendent certains d'agresser le public mais de le provoquer émotionnellement pour que celui-ci s'implique dans ce qu'il voit. Et cette « provocation émotionnelle », pour rester authentique se doit d'évoluer constamment. Voilà pourquoi Anthony Neilson n'utilise absolument pas les mêmes procédés dans *Penetrator* (pièce écrite en 1997 sur la brutalité et la sexualité masculines, d'une extrême violence) que dans *Le Monde Merveilleux de Dissocia*. Il veut trouver les moyens de « parler de thèmes sérieux avec le langage du théâtre de variété. » Il dit « ne pas vraiment avoir le sentiment d'avoir vu un spectacle « vivant » s'il n'y a ni chansons ni danses. Or, nous autres, artistes sommes bien là pour faire du spectacle. Le processus créatif devrait être amusant, bête et imaginaire ». Propos intéressants quand nous considérons qu'ils viennent d'un homme qui a pendant plus de 10 ans profondément choqué et bouleversé son public. Ce n'est pas pour autant un reniement de son passé. Ses pièces demandent toujours un engagement féroce et sans concession de la part des acteurs qui la jouent.

Le Monde Merveilleux de Dissocia est la première pièce qu'il propose dans cette nouvelle direction. Il s'attache dans ce texte à trouver les moyens de mettre en scène ce qui se passe dans la tête des gens, seul lieu qui, théoriquement, reste inviolé par la police, la société de consommation, et l'actualité. C'est un lieu absurde, inconnu, mystérieux, passionnant et infiniment théâtral.

« Pour Anthony Neilson le mythe de l'artiste en tant qu'outsider est encore très puissant. »
Mark Ravenhill

Anthony Neilson a l'habitude d'osciller entre succès et galères car selon ses dires, c'est la nature même de son théâtre qui le demande. Cette constante remise en question de son art en fait un des auteurs et metteurs en scène contemporains les plus excitants du Royaume-Uni.

Il cherche sans cesse à renouveler la forme théâtrale autant dans son écriture que dans ses mises en scène. Il préfère assumer une pièce « avec des défauts, mais qui se montre ambitieuse que de ne pas prendre de risques ». Pour rester le plus viscéral et le plus sincère possible, il continue à écrire la pièce pendant les répétitions et même à quelques heures de la première si nécessaire. C'est ce qui fait aussi que ses pièces sont toujours d'une étonnante actualité et qu'il n'est jamais là où l'on attend.

En juin 2008, il met en scène *Relocated*, une pièce qui a engendré une grande polémique. Cette pièce s'inspire d'un fait divers anglais (Maxime Carr, une jeune institutrice écossaise accepte de servir d'alibi pour son petit ami qui a tué deux petites filles) et du tristement célèbre fait divers autrichien (la séquestration de sa fille dans la cave par Josef Fritzl). La tension est d'une telle précision dramatique que des spectateurs quittent la salle, d'autres parlent de leur plus grand choc théâtral depuis des années.

En août 2008, lors d'un festival pluridisciplinaire (festival Latitude), des spectateurs incrédules ont dû fuir quand des membres de la prestigieuse troupe de la Royal Shakespeare Company, déguisés en zombies foncent sur eux et les poursuivent jusqu'à la rivière en aval, interrompant ainsi la « fausse pièce de la Royal Shakespeare Company » qui était en cours.

« Ecrire pour le théâtre fait partie de ces choses à la fois dévaluées et surestimées.

Je ne pense pas avoir à expliquer cette première considération. Mais lors des rares occasions que j'ai d'enseigner, je suis étonné de constater que l'auteur est perçu comme une sorte de politicien sans obédience. Certes, il y a de très bons écrivains desquels on pourrait exactement dire cela, mais cette conception est un fardeau pour le débutant. Lorsque je demandais, par exemple, à mes étudiants s'ils avaient des idées, ils répondaient presque automatiquement par des thèmes. Ils voulaient écrire des pièces au sujet du racisme, des sans-abri, de l'érosion de la démocratie. Ils voulaient « dire quelque chose », et cela était considéré comme un des présupposés fondamentaux à l'existence d'une pièce : qu'elle ait quelque chose à dire.

Bien sûr, ces mêmes étudiants étaient généralement bloqués et improductifs. Ils avaient bien calé leurs thèmes, mais pas la moindre idée de comment ils allaient procéder, parce qu'ils refusaient d'accepter que le dramaturge ne soit ni plus ni moins qu'un conteur, un descendant direct de cette personne qui venait s'asseoir sur la place du village pour raconter des contes de fées aux enfants. Confronté à plusieurs élèves, je les voyais incroyablement rétifs, déçus même, comme si le récit était, qu'on soit lecteur ou écrivain - de lui-même ou en lui-même - peu aventureux, démodé. « Racontez une histoire et les thèmes viendront d'eux-mêmes » je martelais.

L'histoire est le chemin qu'emprunte votre subconscient pour s'exprimer dans le monde réel. Se préoccuper des mécanismes de la narration vous libère de l'ego et autorise quelque chose de plus vrai à faire surface. »

Anthony Neilson

CATHERINE HARGREAVES

Catherine Hargreaves est metteur en scène, comédienne et traductrice.

Après des études littéraires (hypokhâgne, khâgne), une formation à l'ENSATT (Ecole Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre) et à l'école du Théâtre National de Chaillot, elle est aujourd'hui membre d'un collectif de metteurs en scène attaché au théâtre Les Ateliers à Lyon, membre de la Maison Antoine Vitez et de la compagnie Les 7 Sœurs, dirigée par David Mambouch.

Elle a mis en scène *Réalisme* d'Anthony Neilson au théâtre de l'Elysée, *Un grand Nombre* de Caryl Churchill au théâtre Les Ateliers, *Véra ou les Nihilistes* d'Oscar Wilde (ENSATT), *Kaveh Kanés* de David Mambouch (ENSATT) et *Lunch* de Steven Berkoff (qu'elle a également traduit) à l'Espace Kiron, Paris. Elle a été collaboratrice à la mise en scène pour *Père* de Strindberg mis en scène par Christian Schiaretti au TNP de Villeurbanne, pour l'opéra *L'Upupa* de Henze mis en scène par Dieter Dorn à l'Opéra National de Lyon et pour *Adam et Eve* de Mark Twain mis en scène par Baptiste Kubich (Compagnie Tutti Arti, tournée en région Centre). Elle a mis en espace trois lectures de pièces au théâtre Les Ateliers à Lyon : *Elite L. 1* de Joseph von Düffel, *Machinal* de Sophie Treadwell et *Le Monde Merveilleux de Dissocia* d'Anthony Neilson.

Elle a participé à l'écriture d'un documentaire pour la télévision et a été assistante à la réalisation pour deux documentaires : *Au Pays D'Oiseau Fidèle* de Simon Shandor, *Srebrenica*, *Une Chute sur ordonnance* de Yves Billy.

En tant que comédienne, elle a joué et travaillé en résidence avec la compagnie Les 7 sœurs (*Harold Pinter*, *L'Oracle de Saint-Foix* et le court-métrage *La Grande Cause*). Elle a joué dans des mises en scène de David Mambouch (*Noires Pensées*, *Mains Fermes*), Baptiste Kubich (*Adam et Eve* de Twain), Gilles Chavassieux (*Têtes Rondes*, *Têtes Pointues* de Brecht), Myriam Boudenia (*Quand L parlent de la Compagnie Quat'consciences*), Christian Schiaretti (*Victor ou les Enfants au Pouvoir* de Roger Vitrac), Michel Raskine (*Atteintes à sa vie* de Martin Crimp), Richard Brunel (*Teatr* de Boulgakov), Jean-Claude Durand (*Danser à Lughnasa* de Brian Friel) et Jacques Albert Canques (*La Demande en Mariage* de Tchekhov).

Au cinéma elle a joué dans un moyen-métrage de Simon Shandor, *Heaven's Door* et dans un long-métrage de Gérard Mordillat, *L'Apprentissage de la Ville*.



© Christian Ganet

UN THEATRE DE LA RUPTURE

«Non, non! Les aventures d'abord! intervint d'un ton impatient, le Griffon : les explications, cela prend bien trop de temps. »

Lewis Carroll, *Alice au Pays des Merveilles*

«Même une plaisanterie doit vouloir dire quelque chose.»

Lewis Carroll, *De l'autre côté du miroir*

Au moment où vous lisez ces mots, ou bien au moment où vous avez ouvert ce dossier, pensiez-vous en même temps à quelque chose de complètement différent ? Ou alors, tout à l'heure quand vous étiez dans la rue, quand vous achetiez votre pain ou quand vous conduisiez votre voiture, viviez-vous une vie parallèle dans votre tête qui n'avait rien à voir avec la réalité objective dans laquelle vous étiez ?

« L'intérieur de la tête des gens... »

Notre société nous impose une certaine idée de la normalité et nous indique quand nous pouvons et ne pouvons pas en dévier. En réalité, tout le monde en dévie mais personne ne peut vraiment savoir comment et à quel point. Nous avons tous bien caché dans notre tête un tas d'images, d'idées, de rêves qui diffèrent du monde réel... A quel point ce monde s'éloigne-t-il de la normalité ? Cela rend tout à coup les autres biens mystérieux. Si nous pouvions rentrer dans l'esprit de quelqu'un, nous serions tour à tour étonnés, horrifiés, émerveillés, amusés, incroyables... Imaginez un peu, ça donne le vertige.

Ce vertige, Anthony Neilson nous le propose dans un diptyque écrit en 2004 et 2006 : *Le Monde Merveilleux de Dissocia* et *Réalisme*. Anthony Neilson est auteur, mais c'est aussi en tant que metteur en scène qu'il écrit. L'écriture de ses pièces se fait en même temps que les répétitions et part avant tout du plateau, des propositions des acteurs et d'une énergie de groupe. D'où une intensité et une charge émotionnelle que seul cet état d'urgence peut permettre. Il n'oublie pas que le théâtre se doit d'être un spectacle avant tout et non pas une démonstration. Il ne se prive donc pas d'inclure chansons et humour, souvent absurdes. Il propose de véritables défis aux metteurs en scène en interrogeant la forme théâtrale et la représentation du réel au théâtre (éternelle question, mais qui, de par sa nature même, se doit d'être toujours réactualisée). Il ne nous demande pas de donner, à notre tour, une « version » de ses pièces mais d'entreprendre un véritable travail de re-création en connexion avec notre propre « ici et maintenant ».

Catherine Hargreaves

LE MONDE DE LISA: UNE REALITE CHAOTIQUE

Anthony Neilson, pourtant l'un des plus importants représentants du mouvement « in yer face »* déteste ce terme agressif et préfère qualifier son théâtre d'« experiential theatre », c'est à dire de théâtre qui privilégie l'expérience du spectateur.

Il ne faut pas montrer mais donner à vivre une journée de Lisa au spectateur. Qu'il fasse l'expérience lui-même de la réalité de cette jeune femme. Lisa est, dans le premier acte, spectatrice de son propre monde au même titre que le public. Elle a ses propres sensations, le public n'est pas obligé d'avoir les mêmes. Pour permettre au spectateur de vivre sa propre expérience, il faut rester fidèle à l'esprit de spontanéité et d'urgence d'Anthony Neilson, c'est-à-dire être toujours attentif à l'instant présent, s'autoriser jusqu'au bout à adapter la pièce en fonction des comédiens (l'auteur le recommande même), ce qui veut dire suivre leurs improvisations ou même rajouter des personnages. Il ne faut jamais laisser le public s'installer dans une situation ou un genre théâtral mais passer sans transition d'un style à un autre, brouillant les pistes entre réalité et fiction, privilégiant le ludique de la situation avant tout et ne pas avoir peur de le submerger avec une avalanche de sons, de couleurs, de situations. Les ruptures doivent être tout à fait naturelles pour les comédiens que j'ai volontairement choisis pour leurs horizons différents (burlesque, expérimental, classique ...). Le monde de Lisa est un monde où la profusion et le chaos règnent, où la peur côtoie la joie, où l'horreur fréquente la douceur.

Enfin David Lynch, Philipp K. Dick, Hitchcock entre autres ainsi que des ouvrages psychiatriques seront des inspirations pour la peinture qu'ils font tous des états de folie mais il est absolument nécessaire qu'ils restent à ce niveau et qu'ils ne deviennent pas des citations. Il faut être à l'affût de tout ce qui pourrait interrompre l'expérience du spectateur en le renvoyant derrière ses barrières intellectuelles. De même, les Monty Python, Lewis Carroll et tous les contes pour enfants seront nos inspirations pour le merveilleux et l'absurde.

Mais le monde de Lisa, aussi fou soit-il, n'est pas une invitation à aller de l'autre côté du miroir, c'est bel et bien une réalité bien concrète, qui nous est proposée ici. Lisa est-elle schizophrène, bipolaire, maniaco-dépressive, borderline...? Peu importe, il est toujours bénéfique de se rappeler qu'il y a autant de réalités qu'il y a de personnes. Et si on le fait avec humour et dérision, c'est encore mieux.

À l'acte II, grâce à une mise en scène naturaliste et sans ruptures, nous replacerons le spectateur dans sa position de voyeur. Dans cet acte, il verra Lisa se débattre avec sa maladie et peut-être que fort de son expérience de l'acte I, il pourra avoir accès à une compréhension tout à fait intime de cette autre réalité qui lui a été proposée de vivre.

Cherchons à vivre de façon le plus authentique possible un moment d'une vie qui n'est pas la nôtre, après on verra...

* « dans ta gueule »

Texte rédigé après la résidence à la Chartreuse
Catherine Hargreaves
Août 2009



© Christian Ganet

LE REEL ET SON DOUBLE

« Rien de plus fragile que la faculté humaine d'admettre la réalité, d'accepter sans réserves l'impérieuse prérogative du réel. Cette faculté se trouve si souvent prise en défaut qu'il semble raisonnable d'imaginer qu'elle n'implique pas la reconnaissance d'un droit imprescriptible - celui du réel à être perçu - mais figure plutôt une sorte de *tolérance*, conditionnelle et provisoire. Tolérance que chacun peut suspendre à son gré, sitôt que les circonstances l'exigent : un peu comme les douanes qui peuvent décider du jour au lendemain que la bouteille d'alcool ou les deux paquets de cigarettes - « tolérés » jusqu'alors - ne passeront plus. Si les voyageurs abusent de la complaisance des douanes, celles-ci font montre de fermeté et annulent tout droit de passage. De même, le réel n'est admis que sous certaines conditions et seulement jusqu'à un certain point : s'il abuse et se montre déplaisant, la tolérance est suspendue. Un arrêt de perception met alors la conscience à l'abri de tout spectacle indésirable. Quant au réel, s'il insiste et tient absolument à être perçu, il pourra toujours aller se faire voir ailleurs.

[...]

Le thème du double est généralement surtout associé aux phénomènes de dédoublement de personnalité (schizophrénique ou paranoïaque) et à la littérature, notamment romantique, où l'on en trouve des échos multiples : comme si ce thème concernait essentiellement les confins de la normalité psychologique et, sur le plan littéraire, une certaine période romantique et moderne. On verra qu'il n'en est rien, et que le thème du double est présent dans un espace culturel infiniment plus vaste, c'est-à-dire dans toute forme d'illusion : déjà présent par exemple dans l'illusion oraculaire attachée à la tragédie grecque et à ses dérivés (duplication de l'événement), ou dans l'illusion métaphysique inhérente aux philosophies d'inspiration idéaliste (duplication du réel en général : l'« autre monde »).

Clément Rosset, *Le réel et son double*, Ed. Gallimard, 1993



© Christian Ganet

MORCEAUX CHOISIS

VICTOR. - [...] Soyez honnête, Mlle Jones : ne pourriez-vous pas dire que ces derniers temps, votre vie est un peu... déséquilibrée ?

LISA. - Eh bien... il y a eu mieux...

VICTOR. - Vous avez eu du mal à tenir vos... engagements ?

LISA. - Si on veut, oui.

VICTOR. - Vous êtes devenue molle, déconcentrée, apathique. Vous avez négligé vos amis, votre famille, votre... petit ami ?

LISA. - Mais quel rapport avec ma montre ?

VICTOR. - Quand l'Angleterre passe à l'heure d'été, les montres avancent d'une heure. Donc, vous renoncez à une heure, est-ce exact ?

(Elle acquiesce.)

Vous renoncez à une heure, mais vous croyez qu'au moment où les montres reculeront d'une heure, cette heure vous sera restituée. Cependant, l'année dernière, en octobre... vous êtes revenue d'un voyage à New York. British Airways, vol 771. Départ prévu à 12h05 mais retardé de deux heures. Bien sûr, l'heure d'ici a cinq heures d'avance sur l'heure de là-bas. Mais ça se complique encore plus à la seconde même où vous traversez le méridien de Greenwich, là les montres ont reculé... *d'exactlyment une heure.*

LISA. - Et alors ?

VICTOR. - Réfléchissez, Mlle Jones ! Un vol de sept heures au départ de JFK à bord d'un avion de la British Airways, ayant deux heures de retard sur votre Heure d'Arrivée Estimée en GB et un décalage de cinq heures entre l'EST et le GMT juste au moment où se termine la BST, la British Summer Time ?

(Elle réfléchit.)

Vous ne l'avez jamais récupérée ! On ne sait exactement comment, mais dans la confusion temporelle qui régnait à ce moment-là, l'heure à laquelle vous aviez renoncé... l'heure qui vous revenait de droit... a été égarée ! Vous comprenez ?

(Un temps.)

Ce n'est pas votre montre qui retarde d'une heure, Lisa, c'est vous !

Pendant la réplique qui suit, la lumière isole Lisa. Un micro met une légère réverbération sur sa voix. Des sons étranges et discordants sur la bande son.

LISA. - Oui... oui, vous avez raison... après ce vol j'ai été très malade. Et depuis, j'ai toujours eu cette sorte de... rhume de cerveau dont je n'arrive pas à me débarrasser... Et oh la la, oui, tout allait bien avant ce voyage à New York. Mais alors... ça ne vient pas de moi ? Je veux dire ça ne vient pas que de moi. C'est pas seulement à cause de ce que je suis.

Oh mon dieu, vous savez, je le savais ! Je le leur avais dit ! Personne ne m'a épargnée... ils disaient que je ne pensais qu'à moi, que j'étais paresseuse et maussade, mais non ! Ce n'est pas de ma faute ! C'est juste que, quelque part, j'ai perdu une heure !

(Fin de l'effet sonore et lumineux.)

Mais, alors... il y a moyen de la récupérer ?

VICTOR. - Je peux vous le certifier.

LISA. - Et tout redeviendrait comme... comme avant ?

VICTOR. - Oui. Si vous récupérez cette heure, votre vie retrouvera son équilibre.

LISA. - Ma vie retrouvera son équilibre C'est pas vrai, vous savez, c'est moi tout craché de perdre une heure comme ça ! Je perdrais ma tête si elle n'était pas bien attachée ! Alors qu'est-ce que

je dois faire ?

VICTOR. - On a retrouvé la trace de votre heure dans un pays appelé Dissocia. Des mesures ont été prises pour que vous vous y rendiez sur le champ. Sur le dos de ma carte, vous trouverez un numéro. Dès que je serai parti, vous devez le composer et suivre les instructions qui vous seront données. Une fois arrivée à Dissocia, vous devrez faire connaître votre recherche. Nos agents vous retrouveront et vous assisteront dans votre tâche.

LISA. - Waouh ! C'est comme si j'étais une espionne ou quelque chose !

VICTOR. - Ceci n'est pas un jeu, Mlle Jones ! Une heure errante est une formidable source d'énergie. Dans de mauvaises mains, ses propriétés pourraient être exploitées à des fins désastreuses. Certains ne verront pas d'un bon oeil vos efforts pour la récupérer ; ils feront tout ce qui est en leur pouvoir pour vous entraver ou vous induire en erreur.

(Il prend des poses d'hypnotiseur.)

Souvenez-vous seulement d'une seule chose... cette heure est à vous. N'en doutez pas, n'en démordez pas. C'est ce qui vous protégera.

LISA. - Je comprends.

VICTOR. - Bien. Bonne chance à vous alors, Lisa. Mon père compte sur vous.

[...]

Deux gardes en uniforme entrent, en pleine dispute. Ils sont bourrés de tics, les yeux exorbités, en nage, l'image même de la paranoïa. Le premier garde s'inquiète de la longueur de sa veste.

PREMIER GARDE. - Mais est-ce que ça couvre mes fesses ? Regarde...

DEUXIEME GARDE. - Oui, à peu près, enfin presque entièrement, ouais...

PREMIER GARDE. - Elle ne descend pas assez bas ! Tu vois bien... il y a un putain de dénivelé entre mes fesses et mes jambes... merde, j'ai un cul énorme !

DEUXIEME GARDE. - Mais non, tu...

PREMIER GARDE. - Si. On dirait un cul de femme.

DEUXIEME GARDE. - De femme ?!

PREMIER GARDE. - Ouais, il est pas si gros que ça mais on dirait un cul de femme !

DEUXIEME GARDE. - C'est bien, les culs de femme !

PREMIER GARDE. - Sur les femmes, c'est bien, mais sur un mec ? C'est grotesque ! Un homme, ça doit avoir un petit cul !

DEUXIEME GARDE. - Mais il est très bien, ton cul ! Je tuerais pour avoir un cul pareil : regarde plutôt le mien !

Lisa erre sans but, le premier garde la remarque.

PREMIER GARDE. - Merde, regarde !

Paralysé par la peur, il s'agrippe au deuxième garde.

DEUXIEME GARDE. - Merde! Et en plus c'est une femme !

PREMIER GARDE. - Tu crois qu'il faut l'aborder ?

DEUXIEME GARDE. - On est bien obligés, non ?! J'ai l'air de quoi ? Je suis affreux, non ?!

PREMIER GARDE. - Non, tu es très bien... mais moi alors ? J'ai pas mauvaise haleine ?!

DEUXIEME GARDE. - Elle va carrément nous détester !

PREMIER GARDE. - C'est sûr... putain, on est tellement fadasse !

LISA. - Excusez-moi...

DEUXIEME GARDE. - Hum... bonjour... que puis-je pour vous ?

Il se tourne vers le premier garde.

DEUXIEME GARDE. - « Que puis-je pour vous » ! C'est nul !

PREMIER GARDE. - Oui, hum... il voulait dire... halte ! Hum... qui va là ?!

LE DEUXIEME GARDE, *se couvre le visage*. - Oh non... !

PREMIER GARDE. - Elle nous prend pour deux gros nazes !

LISA. - Je viens d'arriver, et je me demandais si...

DEUXIEME GARDE. - Elle vient d'arriver !

PREMIER GARDE. - Ah... vous voulez dire que vous n'étiez pas là avant ? *(Au deuxième garde)* Bien sûr que c'est ça qu'elle veut dire ! Qu'est-ce qu'elle voudrait dire d'autre ?! Je suis con comme une bite ma parole!

LISA. - Je veux dire que c'est la première fois que je viens ici....

PREMIER GARDE. - Ah, vous voulez dire que vous n'êtes jamais venue ici ! *(Il fait une grimace, consterné par sa propre stupidité, puis regrette immédiatement.)* Merde, pourquoi j'ai fait cette tête ! J'ai dû avoir l'air d'un connard fini ! Vasy toi !

Il s'écroule. Le deuxième garde l'enjambe.

DEUXIEME GARDE. - Oui, pardon... vous dites que vous n'êtes jamais venue ici ?

LISA. - Autant que je me souviens, non.

DEUXIEME GARDE. - D'accord. Parce que....

PREMIER GARDE. - Parce qu'en fait il y a des choses...

DEUXIEME GARDE. - Il y a des choses que vous devez faire....

PREMIER GARDE. - Des choses que *nous* devons faire...

DEUXIEME GARDE. - Oui, vous faire...

PREMIER GARDE. - Non pas tant vous faire que...

DEUXIEME GARDE. - ... vous faire faire!

PREMIER GARDE. - C'est ça, vous faire faire...

DEUXIEME GARDE. - Il y a des choses que nous devons vous faire faire...

PREMIER GARDE. - ... si c'est la première fois que vous venez ici.

DEUXIEME GARDE. - C'est ça.

[...]

LISA. - Qu'est-ce que je n'ai pas le droit d'apporter ici ? De la drogue, des trucs comme ça ?

DEUXIEME GARDE. - De la drogue ?!

LISA. - Oui, vous savez... héroïne, cocaïne, cannabis...

PREMIER GARDE. - Oh mon dieu, non !

DEUXIEME GARDE. - On s'en tape des flopées quotidiennement !

PREMIER GARDE. - Sans ça on ne tiendrait jamais !

DEUXIEME GARDE. - Non, non, il s'agit d'autres choses...

LISA. - Comme quoi ?

Les gardes sortent leur calepin.

DEUXIEME GARDE. - Bien, alors, avez-vous des... plumes ?

LISA. - Des plumes ?

PREMIER GARDE. - Vous savez... ce qui se trouve dans un oreiller, ou sur un oiseau.

LISA. - Pourquoi on ne peut pas apporter de plumes?

PREMIER GARDE. - Eh bien, une plume pourrait servir à chatouiller les fesses d'un pilote, par exemple.

DEUXIEME GARDE. - Provoquant ainsi une catastrophe aérienne !

LISA. - Je n'ai pas l'intention de prendre l'avion.

PREMIER GARDE. - N'est-ce pas précisément ce que dirait un chatouilleur de pilote?
DEUXIEME GARDE. - On ne peut pas prendre de risques.
LISA. - Quoi qu'il en soit, je n'ai pas de plumes.
DEUXIEME GARDE. - Bien, avez-vous des... pantalons ?
PREMIER GARDE. - Oui, avec, disons des nuages ou... des lapins?
LISA. - Ce serait quoi le problème?
DEUXIEME GARDE. - Ah, on peut très facilement s'en servir pour étrangler les pilotes !
PREMIER GARDE. - Très facilement.
LISA. - Non, je n'ai pas de pantalons avec des...nuages ou des lapins dessus.
PREMIER GARDE. - Bon. Très bien.
DEUXIEME GARDE. - Ouh là là mes chéris, mais c'est qu'on s'en tire comme des chefs ! Quelle horreur on croirait une vraie folle !
PREMIER GARDE. - Et... des galets en forme de cœur ?
LISA. - Non.
DEUXIEME GARDE. - Des têtes de poupées ?
LISA. - Non.
PREMIER GARDE. - Des fac-similés de Joe l'Indien ?
LISA. - Non. Je sais même pas ce que c'est...
DEUXIEME GARDE. - Des protège-dents? Des insectes brindilles? Des pare-flops ?
Elle fait « non » à chaque fois.
PREMIER GARDE. - Cluedo ? Docteur Maboul ? Mille bornes ? *(N'importe quels jeux de société en vogue à l'époque où Lisa était petite.)*

[...]

Un stand de hot-dogs surmonté d'une pancarte sur laquelle est inscrite : Bureau des Objets Trouvés. Derrière le stand, une pile de chaussures et de sacs à main. Au stand, une fille au look de poupée Barbie bon marché, Britney, fait frire des oignons et coupe des pains en deux pour préparer les hot-dogs. En off, la version musique d'ascenseur de « Qui tiendra ta patte quand tu t'en iras ? » (ou de toute autre musique aussi fade). Deux tables style terrasse de café. Deux personnes à chaque table. Sur les tables, des menus qui ne proposent que des hot-dogs. A la table 1, deux hommes que nous appellerons Rire et Ticket. Ils sont habillés de façon très convenable. Ticket porte un panama. Rire éclate de rire de temps à autre et Ticket le fait taire. A la table 2, deux autres hommes : Moyens et Inhibitions. Inhibitions porte un costume en tweed et arbore une barbe bien fournie. Moyens porte un pantalon et des chaussures mais pas de chemise. Il ne porte qu'un col et un nœud papillon, comme un go-go dancer. Tous mangent avec ferveur des hot-dogs sur des assiettes en carton. On n'aperçoit ni eau ni boisson d'aucune sorte. Lisa s'approche de Britney qui est occupée maintenant à mettre des saucisses dans les petits pains.
LISA. - Hum... bonjour. Peut-être pourriez-vous m'aider ? J'ai perdu quelque chose.
Britney se dirige vers les tables et distribue les hot-dogs en circulant entre les clients Lisa la suit.
BRITNEY. - Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?
LISA. - Bah ... j'suis bien aux Objets Trouvés, non ?
BRITNEY. - Pourquoi, vous êtes perdue ?

LISA. - Non, je veux dire, c'est bien le bureau des Objets Trouvés ici?

BRITNEY. - Ca ressemble à des Objets Trouvés ce que vous voyez ?

LISA. - Non, pas vraiment. Mais c'est écrit sur la pancarte.

BRITNEY. - La pancarte ? *(Lisa lui montre la pancarte. Britney s'arrête pour la regarder et soupire, accablée.)* Je suis vraiment entourée d'une bande de crétins ! Biffeur ! *(Biffeur s'empresse d'arriver, c'est un cuisinier. Il a un tablier crasseux, ruisselle de sueur et porte un plateau qui déborde de hot-dogs.)* Biffeur ! Arrange-moi cette putain de pancarte. Donne-moi ça !

Biffeur lui donne les hot-dogs et remplace la pancarte par une autre sur laquelle on lit: « Bureau des Objets Trouvés Perdu » puis s'empresse de retourner en cuisine.

LISA. - Bureau des Objets Trouvés Perdu ?

Britney a préparé de nouveaux hot-dogs sur de nouvelles assiettes. Elle se dirige à nouveau vers les tables et les sert aux clients. Bien qu'ils aient déjà bien plus de hot-dogs qu'ils ne peuvent en manger, les clients se montrent reconnaissants.

BRITNEY. - Oui, ben, c'est pour ça que j'étais toute embrouillée. Vous cherchez le bureau des Objets Trouvés.

LISA. - Et où est-il ?

BRITNEY. - Nous l'avons perdu.

LISA. - Vous avez perdu le bureau des Objets Trouvés ?

BRITNEY. - C'est pas la peine de remuer le couteau dans la plaie ! On n'a pas besoin de vous pour se sentir gênés, on l'est déjà bien assez !

LISA. - Alors vous faites quoi ici ?

BRITNEY. - Eh bien, si jamais quelqu'un trouve le bureau des Objets Trouvés, avec un peu de chance il l'amènera ici.

LISA. - Alors c'est quoi tous ces trucs derrière le stand ?

Elle montre la pile de chaussures et de sacs à main.

Britney attrape les bouteilles de ketchup et de moutarde, repart vers les tables et arrose copieusement les hot-dogs des clients.

BRITNEY. - Oh ça, ce sont des objets trouvés.

LISA. - Alors vous avez des objets trouvés ?

BRITNEY. - Ben, oui et non.

LISA. - Oui et non...

BRITNEY. - Ben oui, les gens n'arrêtent pas de nous amener des objets trouvés. Mais ce qui est drôle c'est que le seul objet trouvé qu'ils ne nous amènent jamais soit le bureau des Objets Trouvés.

LISA. - Oui, mais je ne comprends pas. Si vous avez plein d'objets trouvés, du coup vous devenez le bureau des Objets Trouvés, non ?

BRITNEY. - Non, non, non. Ce n'est pas du tout logique.

LISA. - Bien sûr que ça l'est... Pourquoi pas ?

Pendant qu'elle répond, Britney semble déstabilisée et verse sans discontinuer de la moutarde sur le hot-dog de Ticket.

BRITNEY. - Ben, vous pouvez bien avoir plein de livres chez vous, ça ne fait pas de vous une bibliothèque pour autant, n'est ce pas ? Vous pouvez avoir plein de hot-dogs mais ça ne fait pas de vous un stand à hot-dogs, si ?

(Le jet de moutarde s'arrête. A Ticket :) Tout va comme vous voulez ?

TICKET. - C'est délicieux, merci.

Britney retourne au stand. Lisa la suit.